il chante la mort d'Hermann, assassiné par les princes de la Germanie jaloux de son pouvoir et de sa gloire. Ces trois compositions sont écrites en prose, mais elles sont fréquemment entremélées de chants lyriques auxquels on ne peut refuser ni l'élévation, ni l'harmonie. Gluck en a mis quelques-uns en musique. Mine de Stael, qui, dans son livre sur l'Allemagne, a porté à la légère tant de jugements erronès, a prétendu que les souvenirs invoqués par Klopstock n'avaient presque aucun capport avec la nation actuelle. « On sent, dit-elle, dans ces poésies, un enthousiasme vague, un désir qui ne peut atteindre son but, et la moindre chanson nationale d'un peuple libre cause une émotion plus vraie. Il ne reste guère de traces de l'histoire ancienne des Germains. L'histoire moderne est trop divisée et trop confuse pour qu'elle puisse produire des sentiments populaires: c'est dans leur cœur seul que les Allemands peuvent trouver la source des chants vrainent patriotiques. Il fant ajouter, à l'excuse de Mme de Stael, qu'a l'époque où elle écrivait ces lignes, elle n'avait pu encore constater l'effet foudroyant produit par les drames de Kleist et de Grabbe. V. les deux articles suivants.

Bataille d'Hermann (LA), drame hérofque de Herri de Kleist, du'il ne

BAT

Banitle d'Hermann (LA), drame héroïque de Henri de Kleist. Henri de Kleist, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme Chrétien Ewald de Kleist, est une des figures les plus caractéristiques du commencement de ce siècle. Né le 10 octobre 1776, à Franc-fort-sur-l'Oder, il fit une campagne contre la France, et rentra, en 1799, à Berlin, pour occuper un emploi au ministère du commence. Il avait mené de front les études littéraires et celles du droit ainsi que des sciences administratives, aussi ses capacités le désignérentelles à ses chefs pour une mission diplomatique à Paris. Kleist partit tout joyeux de voir la capitale de la France et le centre de tant de gloires et d'illustrations; il y passa un an, et revint en Allemagne par la Suisse; mais à peine était-il de retour à Dresde, qu'il reçut de nouveau l'ordre de se remettre en route pour Paris. Cette fois son enthousiasme s'était singulièrement refroidi. Il avait vu et jugé de près ce qu'il avait admiré de loin. « L'impudente ambition, dit un de ses biographes, qu'il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre, la morgue hautaine, les exigences de plus en plus impérieuses de Napoléon, et plus encore le népris que son gouvernement, après avoir leurré, trompé, déshonoré et réduit au rang de complice le gouvernement prussien, laissait percer et pour le caractère moral et pour la valeur matérielle de cette puissance, ne pouvaient que blesser profondément un enfant de la Prusse. « Kleist quitta Paris en 1806, quand une rupture entre Napoléon et Berlin fut devenue immente. Jusqu'à la bataille d'Iéna et l'occupation si prompte de Berlin, qui en fut la suite, il conserva son poste au ministère; mais alors il se retira à Kœnigsberg. Son départ fut regardé par les vainqueurs comme une protestation contre leur triomphe. Napoléon, qui exigeait que tous les fonctionnaires restassent à leurs places dans les pays conquis, jusqu'à ce qu'il cit eu de quoi refaire une nouvelle organisation, fit saisir Kleist, qui fut dirigé vers la France et retenu prisonnier, d'abord au fo

tua après.

Aus après.

On a voulu trouver chez Kleist des qualités communes avec J.-J. Rousseau et André Chénier; tout en ayant quelque chose de la sensibilité de l'un et de la tendresse de l'autre, il n'a pourtant ni la persuasion, ni la conviction, ni la portée philosophique de Rousseau, et encore moins l'exquise poésie de Chénier. Plus qu'aucun autre, il possede la verve et la fougue. Son talent s'enfamme et s'indigne, et sait communiquer ses sentiments au lecteur ou au spectateur. Un critique a dit que la Bataille d'Hermann est comme une Marseillaise dans de gigantesques proportions. Ce drame, en effet, a été inspiré à Kleist par la situation désespérée dans laquelle se trouvait

sa patrie; c'est un appel aux armes, déguisé sous un sujet antique. L'allusion, d'un bout à l'autre, est si transparente, que jamais, de son vivant, Kleist ne put faire imprimer sa pièce. Klopstock n'avait vu dans ce sujet qu'un prétexte à faire revivre les anciens chants des bardes qu'il avait, à cette occasion, fort heureusement imités. Le but de Kleist fut tout autre; peu lui importait de peindre fidèlement les mœurs et les coutumes d'un autre temps; il voulait, avant tout, mettre en scène des sentiments, dans ce miroir du passé, il voulait faire reparaître l'image de son temps; sa propre indignation, sa propre colère circulent dans toute la pièce. Il est certainement choquant de voir les Germains du siècle d'Auguste avoir les idées et le ton des Allemands du XIX siècle; mais on est enlevé par la passion poétique, la hardiesse et quelquefois le grandiose du plan. Quintilius Varus occupe, avec ses légions, la Germanie. L'insolence et les exactions des Romains, la perte aussi de leur indépendance exaspéraient de plus en plus les peuples soumis. De tous les côtés éclataient des insurrections. Ségeste seul, chef des Cattes, était resté fidèle à Varus et dénonça au général le plan d'une vaste conspiration qui se tramait contre lui, mais la présomption et la légèreté de Varus lui firent négliger cet avis, et Hermann ou Arminus, le chef des Chérusques, redoubla de soins auprès de lui pour dissiper ses doutes, en portant son attention sur les troubles qui venains furent entourés dans un valon et externinés par les Germains da Weser et que Hermann, de concert avec Marbod, le roi des Suèves, avait excités. Son but d'attirer l'armée romaine de plus ren plus en avant dans la Germanie, fur pleinement atteint; tous les jours Varus s'éloignait davantage du Rhin. Enfin, arrivés dans la forêt de Feutobourg, les historiens disent près des sources de la Lippe, dans le pays des Bructères, les Romains furent entourés dans un vallon et externile spat le pay de la délivrance de la patrie par Hermann pour en faire application au te

ge l'Allemagne renit le drame de Kleist, que sa sainte indignation a rendu populaire plus que le talent qu'il a mis à son service.

Bataille d'Hermann (LA), drame patriotique de Grabbe, où l'on distingue l'enthousiasme, l'ardeur et la fougue d'imagination qui sont particuliers à cet écrivain. A côté de défaillances inexplicables, d'une lourdeur de style choquante, on ne peut qu'admirer l'énergie et la grandeur des caractères, l'originalité de la conception. Grabbe, sans contredit, aurait été dans les temps modernes le premier des poëtes dramatiques de l'Allemagne, si des excès n'avaient pas ruiné sa santé, et amené une mort prématurée à l'âge de trente-cinq ans (1836). Ses œuvres se sont également ressenties de ce vice, et il leur manque le calme, cette sérénité de l'âme qui est le cachet de la vraie poésic. Tout chez Grabbe semble inachevé, figure, style, plan, comme si, de temps en temps, des nuages avaient obscurei la perspicacité de son intelligence. Il affectionnait le drame historique, et ses nombreuses productions dans ce genre ont toutes une certaine valeur. Napoléon et les Cent jours, Hannibal, les Hohensteufen, Henri IV, Frédéric Barberousse, tout en étant inférieurs à la Bataille d'Hermann, que le souffle patriotique anime de la première à la dernière scène, peuvent encore aujourd'hui être lus avec intérêt et plaisir.

Lohenstein, un des plus vieux auteurs de tragédies allemandes, a traité le méme sujet, mais avec une monotonie et une froideur telles qu'un invincible ennui est la seule impression que son œuvre produit. Il en est de même de la pièce de Jean-Elie Schlegel, l'ainé des trois frères, et dans laquelle le même héros, si cher aux Allemands, joue un rôle qui n'a pas le don d'enthousiasmer le public.

Bataille d'Hassings, poème épique anglais en deux chants, par Chatterton. On sait que,

Bataille d'Hastings, poëme épique anglais en deux chants, par Chatterton. On sait que,

sons ce titre, Chatterton écrivit deux poèmes tout deux inachevés, mais dont le second, bien supérieur au premier, est un des plus curieux et des plus beaux morceaux de la litérature anglaise. Ce poème, que Chatterton publia sous le pseudonyme du moine Rowley, est écrit en anglais du xve siècle, et témoigne d'une érudition prodigieuse chez un poète de seize ans, qui devait joindre à des lectures françaises une profonde connaissance des traditions saxounes. «Que d'historiens, dit M. Alfred de Vigny, depuis Mme de Longueville jusqu'au sire de Saint-Valery: le vidane de Patay, le seigneur de Picquigny, Guillaume des Moulins, que Stowe appelle Moulinaus, et le prétendu Rowley, du Mouline, et le bon sire de Sanceaulx, et le vaillant sénéchal de Torcy, et le sire de Tancarville, et tous nos vieux faiseurs de chroniques et d'historiers mal rimées, balladées et versicotées l'est le monde d'Hanhoe.» Rien de plus émouvant que le début simple et antique de la Bataille d'Hastings. C'est un vieux moine saxon qui parle, prêtre pieux et sauvage, révolté contre le joug normand. «O vérité! s'écrie-ti, immortelle fille des cieux, trop peu connue des poètes de nos jours, apprends-moi, belle sainte, à honorer tes perfections, à blàmer un frère et à donner des louanges à un ennemi. La lune inconstante, embellie de rayons argentés et menant à sa suite les étoiles à la faible lumière, jetait un regard fier sur ce bas monde, qui semblait douter que ce fût la nuit. Elle aperçut debout, et couvert d'une armure sanglante, le roi Harold, le désespoir et l'orgueil de la belle Angleterre. Chatteron avait puisé dans ses études historiques un amour profond de la vieille Angleterre : Sa haine contre les nobles, son mepris pour la face normande, dataient de Guillaume le Conquérant; car lui, enfant du peuple, il appartenait à la race conquise. Aussi, malgré son invocation à la Vérité, il n'a pas voulu chanter la victoire des Normands; cette vérité, il n'a pus different des ses mains. On remarquera que s'il y a quelque part une épithète odieuse à sous ce titre, Chatterton écrivit deux poemes

Bataille d'Hastings, semble avoir recueilli le dernier souffie des héros.

Bataille de Demain (LA), opéra-comique en trois actes, paroles de Théaulon, Dartois et Fulgence, musique de Catrufo, représenté à Feydeau le 24 août 1816. C'est une pièce de circonstance faite à l'occasion de la fête du roi; aussi est-elle remplie d'allusions des plus transparentes. Comme dans toutes les compositions de ce genre, le livret est fort insignifiant et n'offre acueun intérét. En voici le sujet: Un vieux gentilhomme, qui vit retiré dans son château, a une nièce recherchée à la fois par trois prétendants; l'un d'eux, qui est préféré, a malheureusement été fait prisonnier, mais il trouve moyen de s'échapper le matin même de la bataille de Denain; il s'y couvre de gloire, et il finit par obtenir la main de celie qu'il aime. D'après les journaux du temps, les auteurs ayant eu l'adresse de prodiguer des noms qui commandaient le respect, aucun signe de défaveur n'osa se manifester malgré l'ennui général. La musique de Catrufo n'est pas suns mérite. Son style témoigne des bonnes etudes qu'il avait faites à Naples, où les traditions des Scarlatti, des Jomelli, des Durante étaient encore dans toute leur force. A l'exception de Félicie ou la Jeune fille romanesque, opéra-comique qui précéda celui de la Bataille de Denain, les œuvres dramatiques de Catrufo sont tombées dans l'oubli; on ne connaît plus de cet auteur que ses Solféges progressifs et ses Vocalises.

Bataille de dames ou un Duel en amour, comédie en trois actes, en prose, de MM. Scribe et Legouvé, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la République, le 17 mars 1851.

Nous sommes en octobre de l'année 1817, et la police de S. M. Louis XVIII fait une rude rous sommes en octobre de l'année 1817, et la police de S. M. Louis XVIII fait une rude guerre aux bonapartistes. Un jeune officier de l'empire, Henri de Flavigneul, poursuivi comme chef d'une conspiration tendant à ramener sur le trône celui qu'on appelait l'ogre de Corse, s'est réfugié aux environs de Lyon chez une amie de sa famille, une royaliste éprouvée, et, par-dessus le marché, enragée Vendéenne, la comtesse d'Autreval, née Kermadio. Henri de Flavigneul prend le nom de Charles et se cache sous la livrée d'un valet de chambre. Toutefois, il conserve des façons de s'exprimer qui révèlent à chaque instant son éducation, et Léonie, jeune fille de dixhuit ans, nièce de la comtesse, a déjà fait plus d'une remarque à ce sujet. Un jour qu'on l'a chargé d'accompagner à cheval cette demoi-

selle, qui s'ennuie à mourir dans le château de sa tante, le pseudo-Charles lui révèle son vrai nom, mais îl ne le fait qu'après avoir sauvé la vie à Léonie, dont la ponette s'est emportée à travers bois avec beaucoup d'à-propos. Après quoi l'heureux gaillard se voit aimé, non-seulement de la nièce, mais de la tante. De ces deux dames, l'une ayant dix-huit ans, et l'autre trente, qui aura la pomme? Après avoir indiqué la situation, les auteurs se sont bien gardés de l'attaquer de front. Là cependant était la lutte, ainsi que l'a fûit remarquer M. Théophile Gautier, là était le véritable intérêt de la comédie. * La jeunesse a pou elle la candeur, la grâce timide, le regard ingénu, la bonne et honnôte rougeur virginale, l'indéfinissable charme des aurores; bref, la jeunesse a la jeunesse. L'âge mûr, par cela qu'il est mûr, a l'expérience, la ruse, le calcul, l'aplomb, la coquetterie, toutes les qualités étoffées et savantes. Agnès, avec sa petite guimpe proprement plissée, triomphera-t-elle de l'opulente Célimène qui met à l'air ses diamants et son esprit? Grave questont s lci les auteurs s'arrétent pour présenter au public le préfet parvenu Montrichard, qui, après avoir été le .citoyen Montrichard, procureur de la République, puis M. de Montrichard, ex-fonctionnaire de l'Empire, est devenu simplement, En disant au soleil du cœur et de la bouche,

En disant au soleil du cœur et de la bouche, Bonjour quand il se lève, adieu quand il se couche,

En disant au soleil du cœur et de la bouche, Bonjour quand il se lève, adieu quand il se couche, est devenu le baron de Montrichard, préfet de S. M. Louis XVIII. Le sieur Montrichard est toujours dévoué, sincèrement dévoué, éternellement dévoué, corps et âme dévoué à tous les gouvernements... établis, qu'il sert d'autant mieux qu'il veut faire oublier les services rendus aux gouvernements leurs prédécesseurs. Ce type d'ambitieux subalterne, glissant comme une couleuvre à travers tous les règimes, ce type d'égoiste futé appartient à la famille des personnages de Scribe. Le Gymnase l'a vu cent fois dans ses vaudevilles administratifs et diplomatiques. Balzac comprenait différemment les rages sourdes de l'ambitieux : qui ne se rappelle le duel contre le pouvoir de Z. Marcos au fond de sa mansarde, et le dramatique récit du fameux abbé Carlos Herrera? Le baron de Montrichard veut signaler son installation comme préfet par quelque action d'éclat, et l'idée de découvrir un chef de conspirateurs le net en verve. Il arrive au château d'Autreval, moins en fonctionnaire administratif qu'en gendarme. Mis sur la piste du jeune officier, il vient le capturer de ses propres mains, de ses mains préfectorales. Le danger que court le proscrif fait tomber la rivalité des deux femmes, car il faut, avant tout, que celui qui est aimé ait la vie sauve; c'était aussi l'opinion de la matrone d'Ephèse:

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

wie sauve; c'était aussi l'opinion de la matrone d'Ephèse:

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

Le, terrain de la lutte se déplace donc.
Qui l'emportera de Montrichard ou des deux châtelaines? qui l'emportera de la gendarmerie ou de l'amour? Le secret de la comédie est ici le secret de Polichinelle; sans être aussi fort que M. Dennery en l'art de nouer et de dénouer une action, on devine du premier coup que la comtesse aura gain de cause sur le gros préfet, bouffi de platitude et d'ambition, et les péripéties qui retardent son tromphe sont pour l'intelligence du spectateur des subtilités illusoires. Mais n'oublions jamais, quand nous sommes en présence do M. Scribe, que M. Scribe est par excellence l'homme des petits moyens, un architecte de châteaux de cartes, un enfileur de pois par des trous d'aiguille. M. Scribe est à la scène ce que M. Horace Vernet est à la peinture et M. Thiers à la politique, s'écrie quelque part M. Théophile Gautier: l'homme de l'a-propos, clair, rapide, stratégiste consommé dans le médiocre et l'inférieur, subtil en ressources dans la microscopie de l'intelligence. Aidé do M. Legouvé, qui passe comme lui pour un homme de beaucoup d'esprit, Scribe a usé et abusé, dans Bataille de dames, de ce marivaudage bourgeois, moins la fantaisie, qui peut-être a fait le succès de ses pièces. Des scènes combinées amenant des effets à ressorts dramatiques comme des tabatières h surprise, voilà ce qui constitue cette entente du théâtre dont on fait honneur à Scribe. Mais est-ce là l'entente théâtrale de Molière, si puissante et si large, et la langue verbeuse, incolore et commerciale de Bertrand et Raton peut-elle remplacer les concetti raffinés et le babil étincelant des Jeux de l'amour et du hasard? « Quand un mot a longtemps traîné, dit M. Théophile Gautier, M. Scribe le ramasse. Il doit avoir quelque part un tiroir d'épigrammes numérotées et un carton de saillies misses au net, car ses pièces ressemblent beaucoup au cahier d'expressions que les priocheurs font dans les collèges. Il nou